

EYROLLES ● POCHE

FRANÇOIS LANGLADE

Les vies sauvées d'Alexander Vielski



« François Langlade est un scénariste hors pair. Même ceux qu'indiffère le roman historique seront embarqués. »

Le Nouvel Obs

« Un voyage au bout de l'enfer qui rappelle le 1984 de George Orwell. »

Le Figaro

**Les vies sauvées
d'Alexander Vielski**

Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75005 Paris
www.editions-eyrolles.com

Cet ouvrage est paru pour la première fois en 2010 aux
éditions Robert Laffont.

Depuis 1925, les éditions Eyrolles s'engagent en
proposant des livres pour comprendre le monde,
transmettre les savoirs et cultiver ses passions !

Pour continuer à accompagner toutes les générations
à venir, nous travaillons de manière responsable,
dans le respect de l'environnement. Nos imprimeurs
sont ainsi choisis avec la plus grande attention, afin
que nos ouvrages soient imprimés sur du papier
issu de forêts gérées durablement. Nous veillons
également à limiter le transport en privilégiant des
imprimeurs locaux. Ainsi, 89 % de nos impressions
se font en Europe, dont plus de la moitié en France.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de
reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage,
sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue
des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Robert Laffont, 2010
© Éditions Eyrolles, 2024, pour la présente édition
ISBN : 978-2-416-01686-8

FRANÇOIS LANGLADE

**Les vies sauvées
d'Alexander Vielski**

● EYROLLES
Romans

DU MÊME AUTEUR

ROMAN

Le Manuscrit de Glyndebourne, France-Empire, 2002.

Monsieur Etienne, JC Lattès, 2003.

La Pertinax, JC Lattès, 2006.

Les vies sauvées d'Alexander Vielski, Robert Laffont, 2010.

La Cassure, France-Empire, 2013.

POÉSIE

Veillées d'âmes, Le Luy de France, 2000.

La Beauté du Monde, autoédition en collaboration avec la Librairie Galignani, 2019.

*À Maud et à mes filles,
Marie, Margaux et Pauline*

*En hommage à Vassili Grossman et à toutes les
victimes du totalitarisme*

*« Qui sauve une vie,
sauve l'humanité tout entière. »*

Talmud de Babylone
(traité « Sanhédrin » 37a)

*« La mort d'un homme est une tragédie.
La mort d'un million d'hommes
est une statistique. »*

Joseph Staline

« Si Dieu n'existe pas, tout est permis. »

Fedor Dostoïevski

I

Loubianka

La minute qui précéda son entrée dans le bâtiment fut la plus importante. Juste avant de passer sous le porche où deux sentinelles armées montaient la garde, il sentit l'air froid filer sur sa nuque. Le soleil brillait crûment, découpant les ombres de fine façon. Des moineaux se disputaient un quignon de pain sur le pavé. Plus tard, il repenserait à cet instant. Quand, tout à coup, sans oser se l'avouer, il lui sembla quitter la vie, sa pensée errante, la liberté de s'occuper de choses futiles, le pépiement des oiseaux en querelle et ses rêveries sans importance. Il allait passer de cette jeunesse ouverte à un monde fermé ; il le comprit tout de suite, le chemin à rebours n'existait pas.

C'était bien l'heure stipulée sur sa fiche de convocation. Alors, en abandonnant son hésitation naturelle, il marcha vers la grille d'entrée, salua d'un mouvement de tête l'un des deux

gardes en lui présentant sa feuille tamponnée des lettres MVD et s'engagea sous la voûte, laissant derrière lui le brouhaha de la place Loubianka. À l'intérieur, il leva les yeux et observa l'immense dôme qui semblait étirer la bâtisse vers le ciel. Au même moment, ses jambes lui parurent engourdis et pesantes. Les pieds fixés au sol, il laissa son regard fureter, s'efforçant d'absorber le maximum d'impressions sur l'univers où il venait de pénétrer. Un monde où, malgré les allées et venues d'une multitude de gens, tous vêtus d'uniformes kaki et de blouses grises, régnait un silence sans partage. Seules de temps à autre des voix se traînaient en murmures et chuchotements ; on évitait de marquer le pas ou de taper du talon. Une à une, les silhouettes s'enfuyaient comme les mots rapides et discrets. Chacun feignait de ne pas s'attarder et cherchait, à tout prix, à ne laisser derrière soi aucune parole définitive.

La peur plus que la foi animait les esprits. Les corps suivaient le mouvement, selon une mécanique routinière et huilée, ne laissant plus aucune place à l'imprévu. Il fallait à tout prix échapper à la surprise. La terreur pouvait s'immiscer à chaque instant et son corollaire, la panique, conduire à des fins tragiques. Dans la ruche, le mot d'ordre avait circulé sans qu'on ait eu à le formuler : plus on mettait de côté son humanité, plus on avait une chance de ne pas tomber dans le piège de l'émotion. On évitait ainsi l'irréparable : la survie en dépendait.

Entrer dans le système, c'était s'affranchir de toute compassion ou de toute sympathie pour l'autre. On finissait par ne plus y penser, laissant de côté volontairement sa gêne et ses troubles coupables. La suspicion était reine. On devait absolument continuer de la cultiver.

Il s'avança vers l'escalier central qui menait aux étages de l'administration. Inconsciemment, il sentit qu'il valait mieux orienter son regard vers le sol. Se concentrer sur ses pieds, en gravisant les grandes marches couvertes de marbre, l'une après l'autre, et surtout ne pas se faire remarquer par un air ou un geste qu'il serait amené à regretter. Arrivé au second étage, il traversa le vaste palier, manquant de se cogner contre un fonctionnaire pressé, et s'engouffra dans la porte à battants. Il marcha le long d'un corridor vide. Le plafond était barré de quelques néons faisant la lumière grise. Le sol de linoléum geignait à chacun de ses pas ; derrière les portes fermées, tout le long du couloir, il devinait des oreilles attentives à son passage. Parvenu devant le bureau du recrutement, Alex ne marqua aucune hésitation – il était beaucoup trop tard, il pénétra dans la pièce exiguë où deux yeux brillants le fixaient déjà.

Moscou, octobre 1946

Je me nomme Alexander Davidovitch Vielski mais on m'appelle Alex. Aujourd'hui, j'ai décidé d'écrire les premières lignes de ce journal. Je pressens que les jours à venir vont être intenses. Ma vie va sans aucun doute être bouleversée et, peut-être, une grande part de moi-même va s'en trouver changée. Je voudrais dans ce carnet décrire les faits, tenir secrètement le registre de mes sentiments. En relisant mes mots dans quelques années, je suis sûr que je pourrai y déceler les moments importants, les tournants et les occasions que j'ai eu à saisir. Je regarderai les choix que j'ai faits et j'espère que je n'en garderai pas trop de regrets. Une chose est certaine : je me trouve au centre d'un monde, là où l'on défend le cœur de notre nation et de nos idéaux. Je vois bien que c'est un chaudron ardent dans lequel je vais me plonger. La

violence et la mort vont faire partie de mon quotidien. J'aurai à mentir et à tuer. Mais ma décision est prise et je l'accepte.

J'ai commencé à travailler le mois dernier. Dans l'atmosphère grouillante de cette énorme bâtisse de brique jaune aux halls entièrement couverts de marbre. L'accueil n'a pas été chaleureux, chacun s'occupant à sa tâche sans prêter attention à moi. Du moins en apparence, car j'ai très vite appris comment les oreilles pouvaient traîner et les yeux tout épier. Rien ne passe inaperçu et surtout pas les allées et venues d'un novice au sein de la plus célèbre administration de l'État.

J'oscille entre fierté et peur, heureux de faire partie de ce corps, conscient de ma chance d'avoir été accepté dans cette prestigieuse institution, et anxieux aussi de ne pas me montrer à la hauteur. Qu'attend-on de moi ? Comment plaire ? Vladimir Vetsine est mon supérieur. De ses coups de menton, il m'indique la marche à suivre, le message ou la lettre à porter, le formulaire des entrées et des sorties, le sauf-conduit comme l'acte d'accusation, l'enveloppe des lettres de dénonciation, les déclarations d'aveux, le questionnaire laissé vierge mais déjà tamponné et les bouts de papier griffonnés, la plupart du temps tachés, dix fois pliés et repliés, que je dois transmettre au déchiffrage. Je dois souvent les lui arracher d'entre les dents. Vetsine n'a plus qu'un bras.

Je suis arrivé à Moscou la veille de mon premier jour de travail. Un ami de mon père, Zviad, géorgien comme nous, m'a obtenu ce poste. Après la guerre, les purges nécessaires à l'édification du socialisme ont repris. En trouvant une place là où tout se joue, j'apporte ma contribution tout en bénéficiant d'une position enviée. L'immeuble de la Loubianka est le siège du MVD, le ministère des Affaires intérieures, qui assure aussi la fonction de police secrète, remplaçant ainsi le NKVD, le commissariat du peuple à la Sécurité de l'État. Travailler sous la direction de Lavrenti Beria, le chef du MVD, me remplit de joie. Être né à Batoumi en Géorgie semble bien un atout : tous les grands du pays en sont originaires, y compris le Petit père des peuples. Et surtout celui auprès de qui je devrais à terme être nommé, Grigori Maïranovski, qui dirige le laboratoire X et a la réputation d'œuvrer pour la patrie et pour la science avec une pure conscience communiste.

Après le gymnasium, j'avais commencé des études de médecine à Tbilissi pour « reprendre le flambeau » comme avait l'habitude de le répéter mon père, qui avait toute sa vie exercé son métier de docteur dans le quartier juif de Batoumi. Mais je ne pouvais pas refuser cette proposition et mon père m'a encouragé. Une occasion si rare ne se représenterait pas, disait-il, et elle me permettrait à coup sûr de servir mon pays de la meilleure façon en m'offrant la possibilité de gravir les échelons d'un

système parfaitement ordonné. Mon passage au service de l'administration interne ne doit pas durer plus de quelques semaines. Il est destiné autant à me familiariser avec les rouages de l'organisation qu'à permettre à mes chefs de tester ma diligence. Sans doute aussi mon dévouement.

Le manchot Vetsine a l'œil sur moi. Avec des yeux dont les cernes creusent le regard, il scrute chacun de mes gestes, chacune de mes réactions et il évalue l'efficacité de mes efforts. Il ne laisse rien passer et punit chaque faute. Il n'oublie jamais. Plusieurs incidents sont venus le confirmer. Il a récemment rappelé à l'ordre l'un de mes collègues, beaucoup plus anxieux que moi, qui avait interverti des formulaires pourtant sans importance. Un autre a été congédié sans solde et sans recours pour avoir haussé les épaules à la remarque d'un intendant quelques jours plus tôt, pensant pourtant qu'on ne l'avait pas aperçu.

Vetsine voit tout. Son regard porte au-delà des murs et des corridors, dans chaque recoin des bureaux et des salles d'interrogatoire, le long de la gigantesque cage de l'escalier d'honneur, véritable colonne vertébrale de la ruche, comme dans la pénombre de ceux en colimaçon masqués derrière des portes qu'on croit être des penderies, et puis aussi dans les caves où sont enterrés les espions et les traîtres, jusqu'aux toits, huit étages au-dessus, d'où les pigeons

s'envolent, glissant sur les ardoises grises, quand la brise de la Moskova monte vers le ciel.

Même si Vetsine est unique, avec sa difformité qui lui donne un air inquiétant, la Loubianka regorge de serviteurs de l'État dont le sens aigu de l'observation prolonge le travail d'espionnage de ses agents au-delà de ses murs. Puisqu'il s'agit bien de défendre les intérêts de l'Union soviétique et de la protéger. Les tentatives d'intrusion de l'ennemi étranger sont multiples et les traîtres de l'intérieur hantent les rues, prêts à agir et à détruire nos valeurs et nos vertus. Ils sont là à ronger comme des rats l'édifice que nous nous efforçons de bâtir et qui est encore si jeune et si fragile. Ils cherchent en permanence à utiliser les failles de notre système pour en saper les fondements et enrayer les avancées. Depuis la Grande Guerre, notre patrie est critiquée par les impérialistes et les agissements criminels se sont multipliés. Il faut que le Soviet suprême les réduise à tout prix.

Ici, auparavant, on voyait plutôt défiler des Allemands, des Polonais ou des Tchèques, parfois même des Japonais. C'est le vieux Salavat Bochnoï qui me l'a dit. Il m'a raconté son histoire et ce qu'il sait être les secrets de la maison. Nos adversaires se cachent jusque dans nos rangs. Salavat me les a décrits animés d'une haine tenace envers nous, prêts à toutes les vicissitudes de leur genre, adroits à manier le mensonge autant que la calomnie, toujours enclins à nous envoyer leurs agents de l'ombre,

habiles et ingénieux, qui travaillent à notre perte. Notre devoir est de nous en emparer, de leur faire avouer leurs maléfiques desseins et de les neutraliser. Si nous ne parvenons pas à les faire revenir dans le droit chemin, il n'y a pas d'autre issue pour eux que la mort.

Il en est du mal comme des scorpions, on ne peut agir autrement qu'en les écrasant si leur instinct mortel est plus fort que la raison. Et les dangers ne manquent pas. Les Américains profitent de leur présence militaire à nos portes, l'Europe forme un immonde marigot où se répandent tous les vices, le complot capitaliste est partout et nous sentons son hydre glisser ses tentacules jusque dans notre enceinte. Nous devons nous défendre !